

LES AMIS
DES
COTES de BUZET

BULLETIN SEMESTRIEL

N° 13

AUTOMNE 1969

POMPIEY

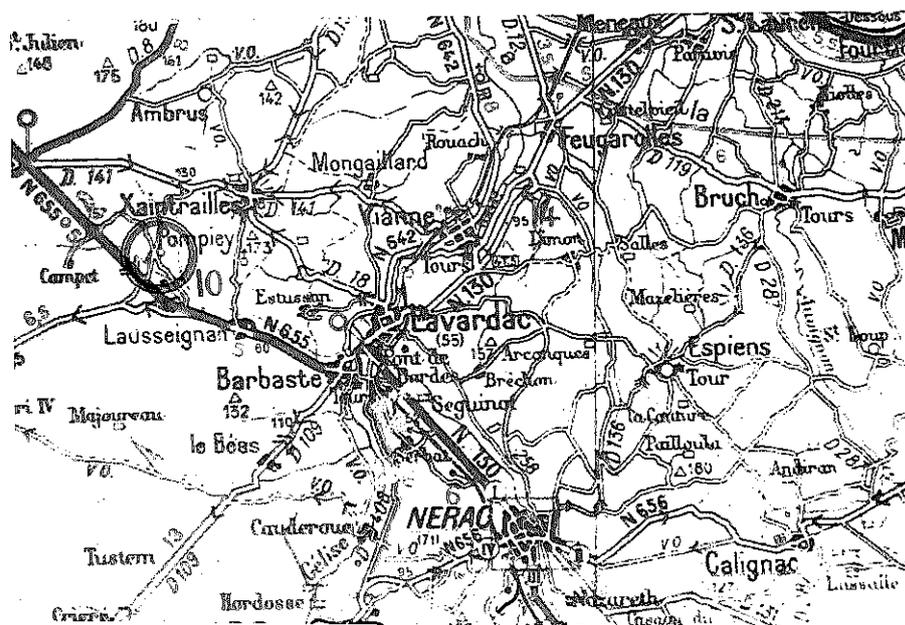
AU MILIEU DE LA FORÊT

Peu de communes, assurément, sont aussi boisées que Pompiéy, en bordure du terrefort et de notre vignoble, à cinq ou six kilomètres à peine, à vol d'oiseau, de la Baïse, dans le canton de Lavardac.

Un paysage sombre et sauvage, fort pittoresque, peu différent de celui qu'avait pu contempler George Sand, baronne Dudevant et châtelaine de Guillery. Mais relisons sa lettre du 10 septembre 1825, à son amie bordelaise Zoé Leroy :

« Imaginez-vous, chère, un désert affreux, une lande désolée couverte d'arbres-liège, le plus beau revenu rural de France, mais l'arbre le plus triste et le plus sombre, toujours couvert d'une mousse desséchée : son feuillage noirâtre ne change jamais, les frimas ne l'attristent pas, les printemps ne le font pas reverdir. On fait des lieues entières sans rencontrer une âme, sans voir la fin de ces longues forêts on marche dans le sable jusqu'aux genoux. »

D'après Carte du Pneu Michelin N° 79.



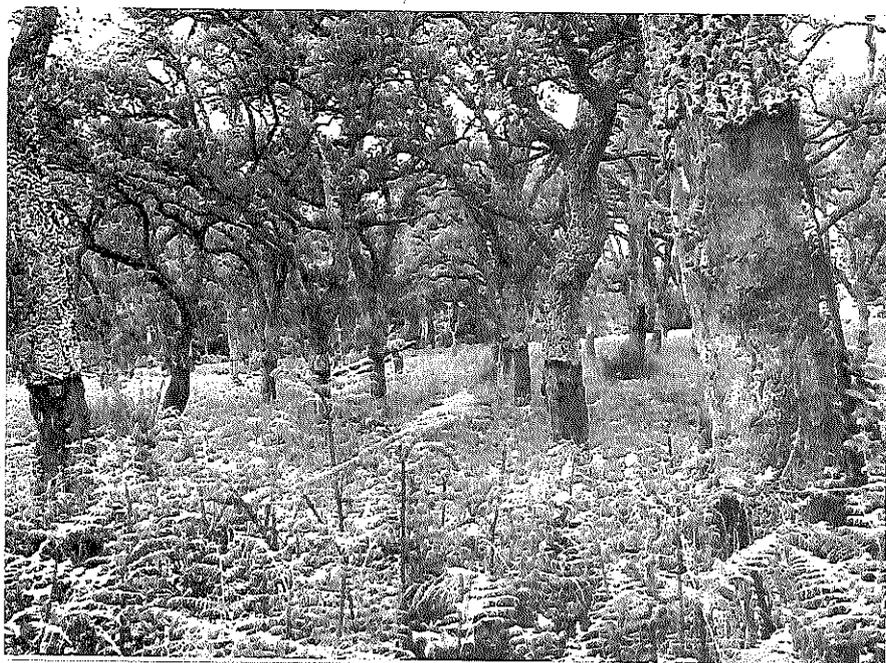
*Une image émouvante :
le monument aux morts
face à la forêt.*



Cette fâcheuse impression du début ne devait pas durer. Elle l'avouera plus tard. Écoutons-la encore :

« Le pays me sembla fort laid, mais je m'y habituai vite. Quand vint l'hiver qui est la plus agréable saison dans cette région de sables brûlants, les forêts de pins et de chênes-lièges prirent sous les lichens, un aspect druidique, tandis que le sol, raffermi et rafraîchi par les pluies, se couvrit d'une végétation printanière qui devait disparaître à l'époque qui est le printemps au nord de la France. Les genêts épineux fleurirent, des mousses luxuriantes, semées de violettes, s'étendirent sur les taillis, les loups hurlèrent, les lièvres bondirent... »

Les loups ne hurlent plus aujourd'hui et les lièvres ne bondissent guère. Mais la forêt où le pin a pris de plus en plus la relève du chêne-liège, est toujours là, majestueuse et souveraine. L'étang de la Lagüe, dépendance du Château de Xaintrailles et dont nous avons déjà parlé à propos de l'antique demeure de Poton, ajoute au paysage un trait supplémentaire de sauvage beauté...



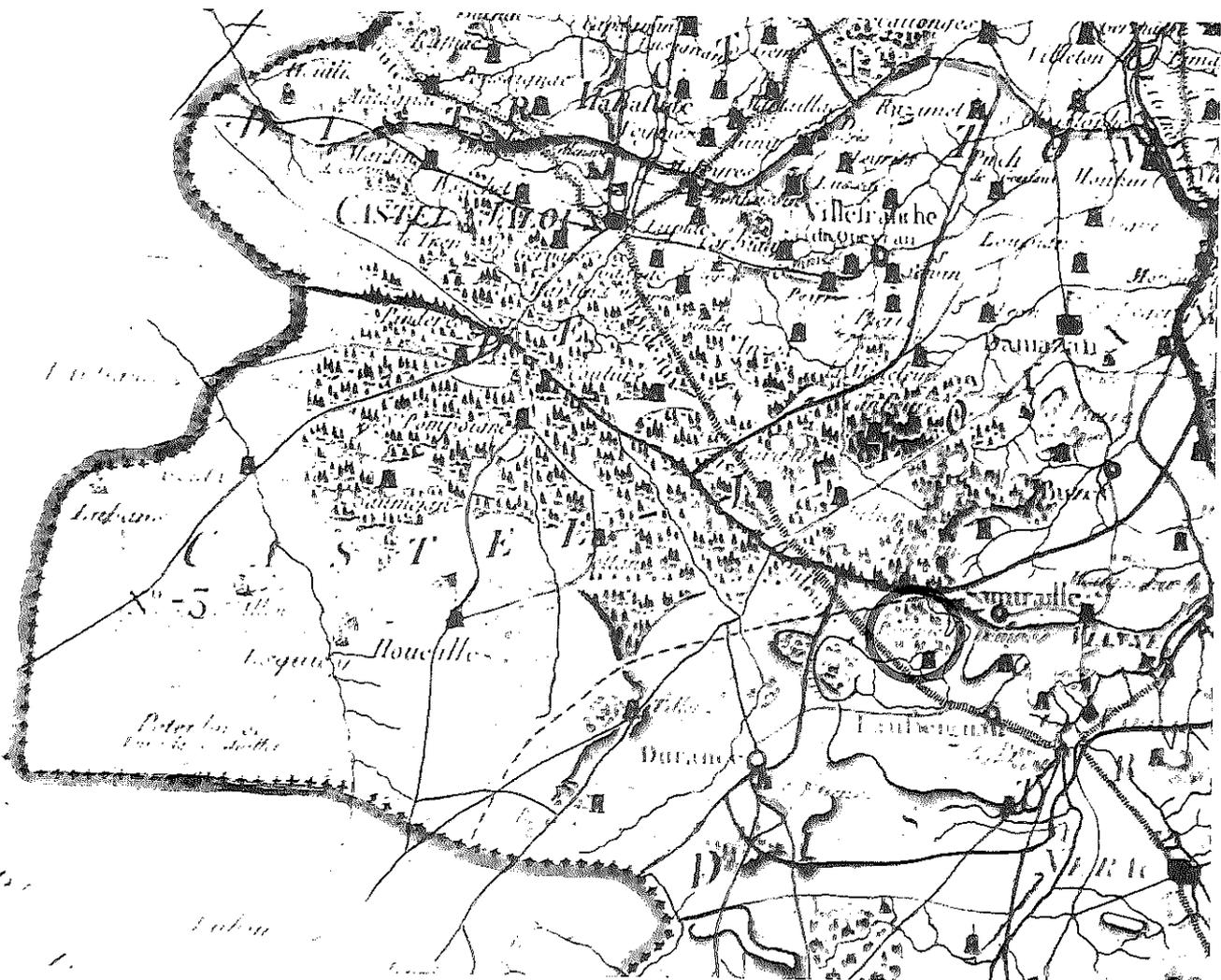
*Le chêne-liège
est toujours là.*

CE DÉSERT AFFREUX...

Que dirait de nos jours George Sand ! La population de Pompiey qui atteignait 300 habitants dans la première moitié du XIX^e siècle (aux recensements de 1851 et 1861) n'en compte plus qu'une centaine aujourd'hui. L'exode rural poursuit sa marche inexorable.

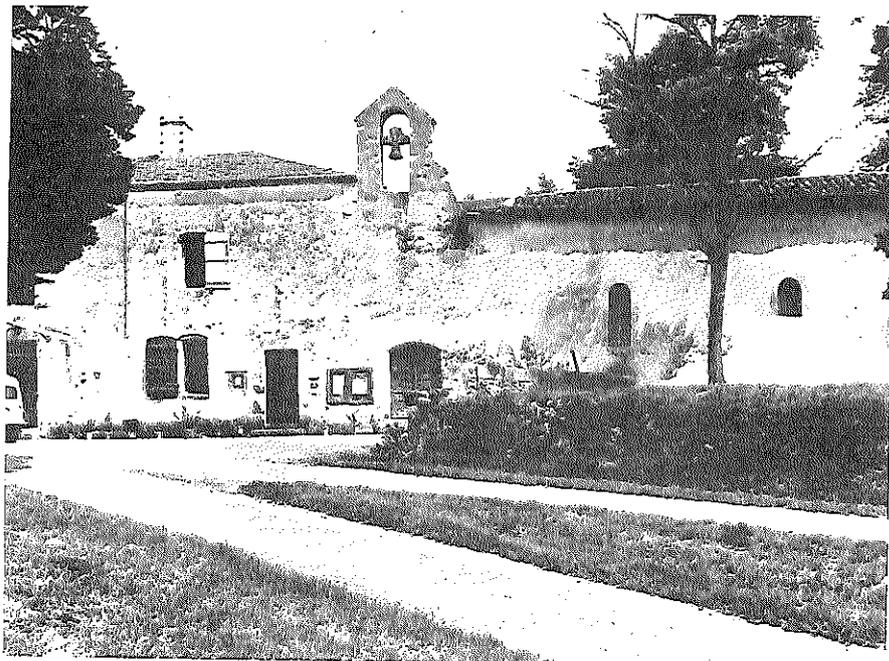
Cette commune de 1962 hectares accuse l'une des plus faibles densités de notre région et de notre pays, 5 au km², à peine. Cette population très clairse-

*Carte du département de Lot-et-Garonne 1790. Collection Mermillod.
(Remarquer le paysage boisé de Pompiey à Casteljaloux.)*





L'Etang de la LAGUE



L'Eglise et la Mairie de Pompiéy.

mée se répartit en une vingtaine de lieux dits. Aucune agglomération : le chef-lieu se réduit à l'église, à un modeste édifice qui sert de mairie et à l'école.

Pompiey offre le type le plus parfait de ce que le géographe a coutume d'appeler l'habitat dispersé.

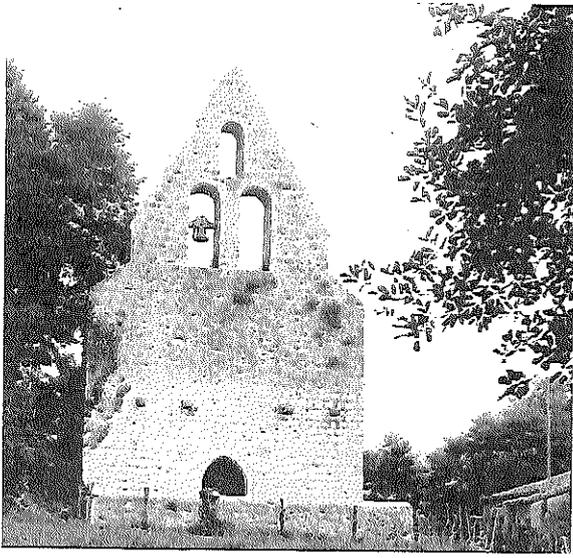
Nous sommes, ici, dans le secteur des vastes circonscriptions communales, des grandes exploitations (la moyenne des superficies est supérieure à 90 hectares à Pompiey comme à Pompogne et à Allons). Quelques-uns des lieux dits (Cabeil, Laurant, Coupert, Mourron, Guirou) étaient au temps de la vieille France — la carte de Cassini montre leur importance — et même à la veille de la Première Guerre mondiale, des hameaux bien vivants. Ils sont de plus en plus abandonnés, hélas ! Et, cependant, ce terroir a une très vieille et noble histoire.

DU CASTRUM POMPEJACUM, AU TOMBEAU DE SAINT VINCENT

Nul ne saurait, assurément, contester le sens toponymique de Pompiey dont l'origine remonte à l'époque gallo-romaine. Pompiey que nous retrouvons dans les textes les plus anciens sous la forme de Pompei (cf Cartulaire d'Agen. Bulle AC : Parrochia de Pompei ; Bulle C.K. : Parrochia Sancte Marie de Pompei ; cf également les hommages de 1259 dans les Rôles gascons : Parrochia de Pompei) était le fonds de Pompéius. Là devait s'élever une riche villa et, plus tard, l'une des premières églises rurales de la contrée. N'oublions pas que le premier saint patron de cette église fut Saint Pierre et que ce vocable est toujours signe d'une très haute ancienneté, ainsi que celui de Saint Martin qui fut donné à la chapellenie fondée dans ce sanctuaire, par Arnaud de la Salle. Ce n'est que beaucoup plus tard que Pompiey fut placé sous le vocable de la Sainte-Vierge (cf cartulaire d'Agen. Bulle C. K. citée plus haut).

Plus controversé, par contre, est le problème de la localisation du tombeau de Saint Vincent, connu sous le nom de **Saint Vincent d'Agen**. A bien des égards, cette querelle rappelle, celle qu'a suscitée, et que suscite encore, le site de l'antique oppidum des Sotiates. Nous n'avons, certes pas l'intention, dans le cadre de cette modeste brochure, de donner à ce débat, toute son ampleur. La question, cependant, ne saurait être éludée. Aussi bien, nos lecteurs auront toujours la possibilité de compléter leur information en consultant la liste bibliographique que nous donnons à la fin, accompagnée d'un bref commentaire critique.

Certains auteurs, et non des moindres, pensent que le tombeau de Saint Vincent n'a pu se trouver qu'au Mas d'Agenais. Parmi eux, citons principalement, l'un de nos plus remarquables prédécesseurs à la tête de la Société académique : Adolphe Magen. Dans le tome VIII (p. 150) de la première série du Recueil des Travaux de la Société d'Agriculture, sciences et arts d'Agen et dans le Tome 1^{er} de la deuxième série de ce même Recueil (p. 281) sous le titre de « Quelques difficultés géographiques relatives au martyr et à l'inhumation de Saint Vincent » il expose, non sans éloquence son point de vue. Le Chanoine A. Bert, se fera, plus tard, l'avocat de la même cause. (Cf Bibliographie à la fin de l'article.)



*Le Tertre de Calezun
avec sa vieille Eglise.*

Dans l'autre camp, plaidant la thèse de Pompiey, avec intrépidité, voici notre regretté confrère, le Chanoine Angély dont nous avons pu apprécier, en toutes circonstances, la rigueur de l'analyse critique.

Dans une lettre ouverte qu'il nous adressait, à la manière d'un testament, quelques semaines avant sa mort et que nous avons publiée dans la Revue de l'Agenais, il faisait le point, une dernière fois, de sa longue et exemplaire argumentation.

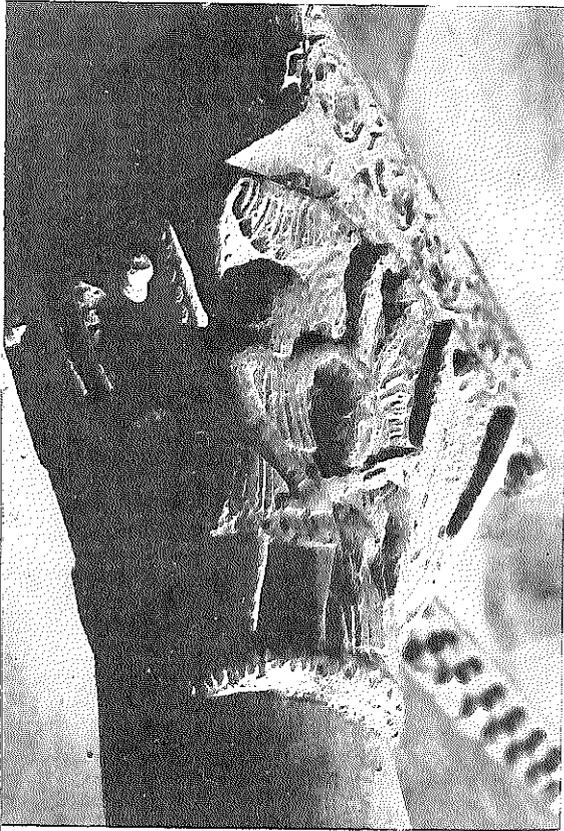
Pour lui, aucun doute n'était, désormais, possible. Vincent qui aurait troublé vers 280 une fête scolaire aurait été mis à mort et enseveli, d'abord, dans une fosse profonde, près du Nemet, temple du dieu solaire, cause et témoin de son martyre, pour être transporté, plus tard à Pompiey.

Le Chanoine Bert a fait le récit, selon la version des Bollandistes, de cette scène tragique.

Sur un tertre dominant un cours d'eau s'élevait l'un de ces temples dédiés à Belenus ou Velenus, l'Apollon des Gaulois, dieu du Soleil ou du Feu.

Une roue enflammée s'élançait de l'autel et roulait jusqu'au fleuve qui en baignait le pied, s'y plongeait sans s'éteindre, pour remonter, toujours en flammes jusqu'au temple. Vincent, venu en ces lieux, aurait mis fin à ce prodige par le signe de la croix, d'où la colère des païens et le supplice qui fut immédiatement ordonné par le préfet du lieu. Vincent confessa sa foi chrétienne et fut livré au bourreau. Affreusement torturé — il avait été fouetté jusqu'au sang et placé sur trois rangées de pieux aigus — il fut, finalement, décapité.

*Martyre de Saint-Vincent,
d'après un chapiteau de l'église
du Mas-d'Agenais.*



Saint Vincent chez Mission Haut-Brion.

Tel est le récit de ce supplice, récit qui ne laisse pas, comme il est fréquent en pareille circonstance, de se parer des couleurs de la légende. Mais, dépouillé de son allure légendaire le fait demeure. Et pour nous, se pose d'abord, le problème de la localisation de ce temple.



Pour notre regretté confrère, il se trouvait sur un tertre situé à Caladunum, relais des Fines (la Peyrelongue de Buzet, probablement, sur la via militaris Bordeaux-Agen). La preuve c'est que le tertre païen de caladunum, fut transformé, plus tard, en église qui sera dédiée à **Saint Vincent jusqu'au XVI^e siècle.**

Le corps du martyr restera à Caladunum pendant près de cent cinquante ans (per ter dena et amplius lustra). « **Ledit relais est à retrouver dans Calezun qui porte le nom de Caladunum dans les textes les plus antiques.** » (A. « La passion de Saint Vincent d'Agen » note 125), sur le territoire de la cité des Agenais (in Aginnensis urbis territorio) (ibid. note 103).

De Calezun, le corps du martyr sera transporté avant l'an 400 par les clercs de l'église domaniale, dans une villa dite de Pompeius (Pompeiacum, loco Pompeiaco) à 7 kilomètres environ du relais (quinque ferme millibus), ce qui est, à peu près la distance, à vol d'oiseau, entre ces deux points.

Eglise et corps auraient été profanés par les Goths ariens après 418.

Poursuivant sa rigoureuse démonstration, le Chanoine Angély souligne que le lieu du tombeau se trouvait dans la même cité que le relais (**In aginnensi territorio**) et accumule témoignage sur témoignage ceux de tous les martyrologes, du gallican (1595), aux calendriers liturgiques des IX^e, XIV^e siècles (In galliis, civitate agenno, loco Pompeiaco, sancti Vincentii martyr).)

Et dans sa conclusion, sûr de sa thèse, le Chanoine Angély se fait véhément, sinon caustique. Nous ne saurions mieux faire que de le citer intégralement :

« La villa gallo-romaine doit être localisée à Pompei (Cartulaire Valeri), Pompey (Pouillé Lacapère) Pompey du Néracais, dont les seigneurs portaient le titre de Pompéjac, pendant tout le Moyen Age (cf les chartes publiées par Du Bourg, « Les Hospitaliers de Saint-Jean », à ce nom : Pompéjac).

Vouloir **retrouver Pompéjac au Mas ou à l'oppidum d'Agen**, sous le prétexte que le quartier de l'église du Mas et celui du Coteau agenais portaient aux XVI^e et XVII^e siècles les noms de Pompéjac, par le fait de leurs deux églises, dédiées à Saint-Vincent de Pompéjac, **est une gageure insoutenable**, relevée vertement par Monseigneur Saltet (Saltet, « Etud. critique ». Revue de Gascogne, mars 1901).

« Le Mas, d'ailleurs, habitat des artisans libres d'**Ussubium**, station bazadaise voisine, portait le nom de **Fabrica** (forges et fours retrouvés) d'après les chartes de Raimond I de Gothie, **et ne fut incorporé à notre comté que vers 961** (A. « Le nom primitif du Mas : Fabrica »).

Quant à faire de l'oppidum principal des Agenais une villa gallo-romaine, c'est l'office d'un songe-creux. »

Telle est la thèse du Chanoine Angély, claire, percutante, à laquelle nous croyons devoir souscrire, non pour les besoins de la cause, mais pour la solidité de ses arguments d'ordre historique et géographique. **Le fait essentiel, à notre avis, est la localisation, proclamée par les textes les plus anciens, du lieu du supplice et du tombeau, en territoire agenais, ce qui exclut, Le Mas, hors de cette cité, à cette époque.**

In galliis, civitate agenno, loco Pompeiaco SANCTI VINCENTII MARTYRIS...

UNE PAROISSE DE LA BARONNIE DE DURANCE

Quoi qu'il en soit, Pompiey reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'une de nos plus anciennes paroisses.

Elle eut pour annexe Notre-Dame de Demnas, et Puyfontala qui furent supprimées par les Constituants.

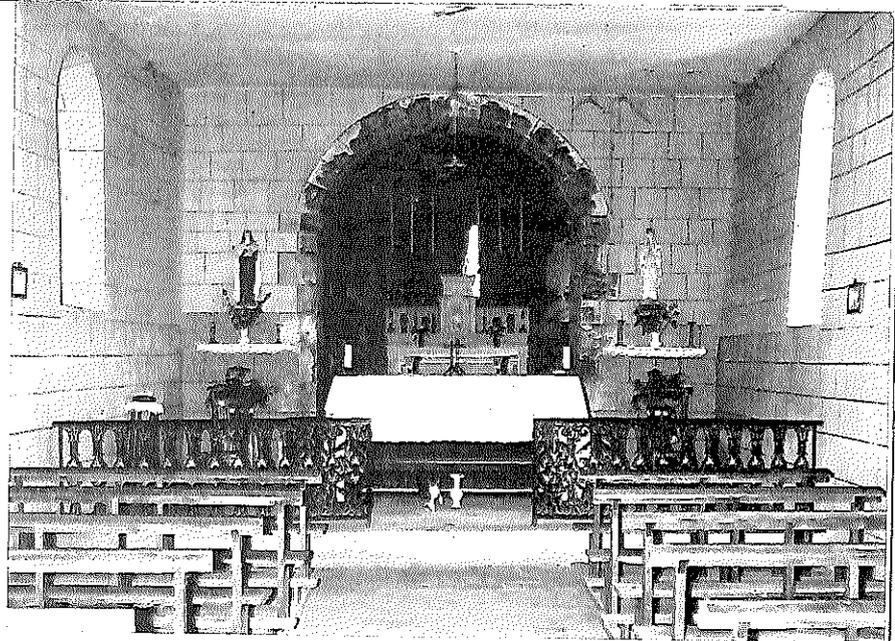
L'église de Demnas, aujourd'hui disparue, située sur le territoire actuel de la commune de Xaintrailles n'était qu'un très modeste édifice bâti à chaux et à sable.

Pompiey, sous l'ancien régime était une cure, du diocèse de Condom et de l'archiprêtré de Villandraut. Sous la Révolution, elle fut transformée, d'abord en succursale de Xaintrailles, puis, par décret du 17 avril 1806 en annexe de cette paroisse pour être, finalement, unie en 1808 à Lausseignan.

Son église toujours debout remonte au XI^e siècle. Elle était en piteux état il y a une cinquantaine d'années et défigurée, en outre, par un épais crépi, badigeonné au lait de chaux.

De petits arbrisseaux avaient enfoncé leurs profondes racines à travers les pierres disjointes de ses contreforts, menaçant d'écroulement l'abside romane. Fort heureusement elle a été restaurée avec beaucoup de goût au lendemain de la première guerre mondiale par le Colonel de Batz, maire de la commune.

*Intérieur
de l'église
de
POMPIEY.*

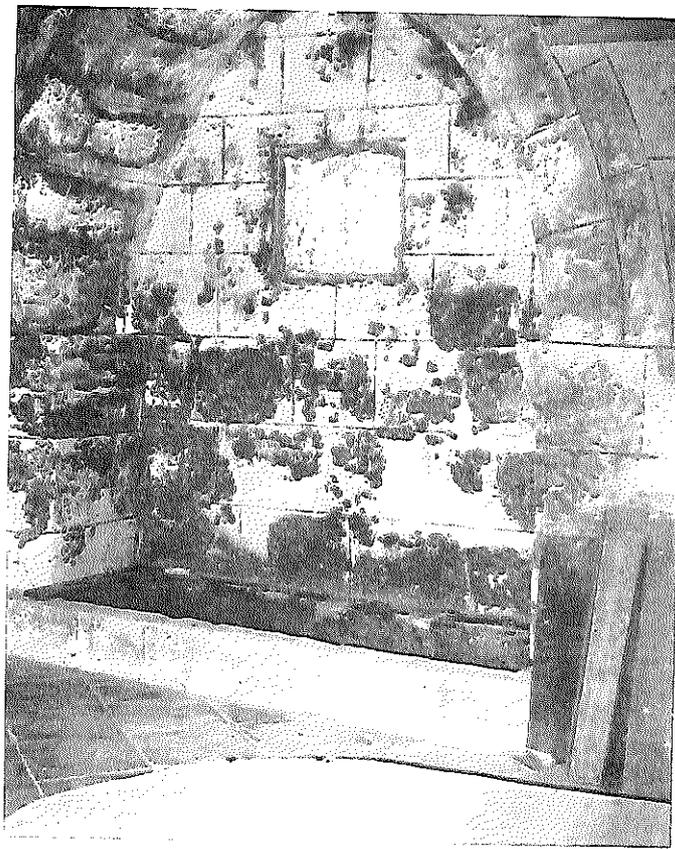


Le Chanoine Marboutin, après Tholin, en a fait une description sommaire. Il s'agit d'une nef rectangulaire sans caractère et d'un chœur roman qui comprend une travée de chœur voûtée en cul-de-four. L'arc triomphal bas et étroit qui a été refait, était jadis plus ouvert et plus élevé et retombait sur des colonnes engagées dont on a retrouvé les restes.

Ce chœur actuellement éclairé par cinq baies sans style n'en possédait que trois à l'origine, étroites comme des meurtrières dont une subsiste, intacte, au fond de l'abside, à travers le contrefort central.



*Chœur voûté
en cul-de-four.*



*L'Enfeu
de
POMPIEY.*

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'enfeu du XIII^e ou XIV^e siècle que l'on a découvert en faisant tomber le fâcheux crépi qui défigurait le chœur. Le chanoine Marboutin a décrit avec soin ce tombeau (enfeu, du latin infodire, creuser, ensevelir) préparé dans le mur de l'église et surmonté d'un arc en tiers-point qui repose sur une corniche profilée en large doucine.

Les piédroits sont simplement ornés d'un biseau qui fait suite à celui de l'arc. Une moulure en larmier encadrerait l'arc et lui donnait plus de relief et de profondeur. Elle a, hélas ! été martelée et taillée à l'aplomb du mur par ceux qui avaient muré l'enfeu et l'avait fait disparaître sous le mortier. Au milieu du tympan, taillée dans une pierre plus tendre on aperçoit une sculpture assez grossière et énigmatique, flanquée, à droite, d'une sorte de croix de Lorraine, à gauche, d'un motif difficile à élucider, homme ou animal.

L'intérêt essentiel de cet enfeu réside dans le tombeau. C'est un sarcophage bâti en pierres du pays et sans fond. Une entaille trapézoïdale, dans la pierre, était réservée pour la tête. A l'autre extrémité, se trouve un support pour les pieds. Le reste du tombeau est divisé en trois, par deux traverses en pierre.

Le corps plié dans un suaire, placé sur ces traverses, était étendu au-dessus d'une fosse bâtie, de plus d'un mètre de profondeur, recevant les liquides pen-

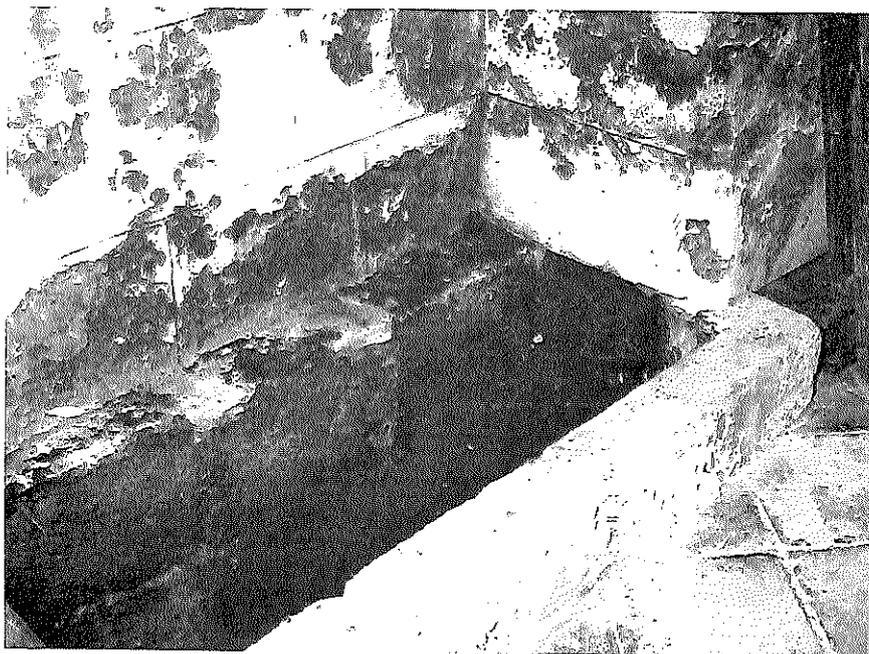
dant la décomposition et, après, les ossements qui tombaient de leur propre poids dans cet ossuaire. Spectacle qui ne laisse pas d'être macabre, le visiteur peut encore apercevoir au fond de ce tombeau, des ossements.

Le droit d'enfeu étant un droit seigneurial au Moyen Age, nous pouvons donc penser que nous sommes ici en présence des restes mortels des Seigneurs de Pompiey.

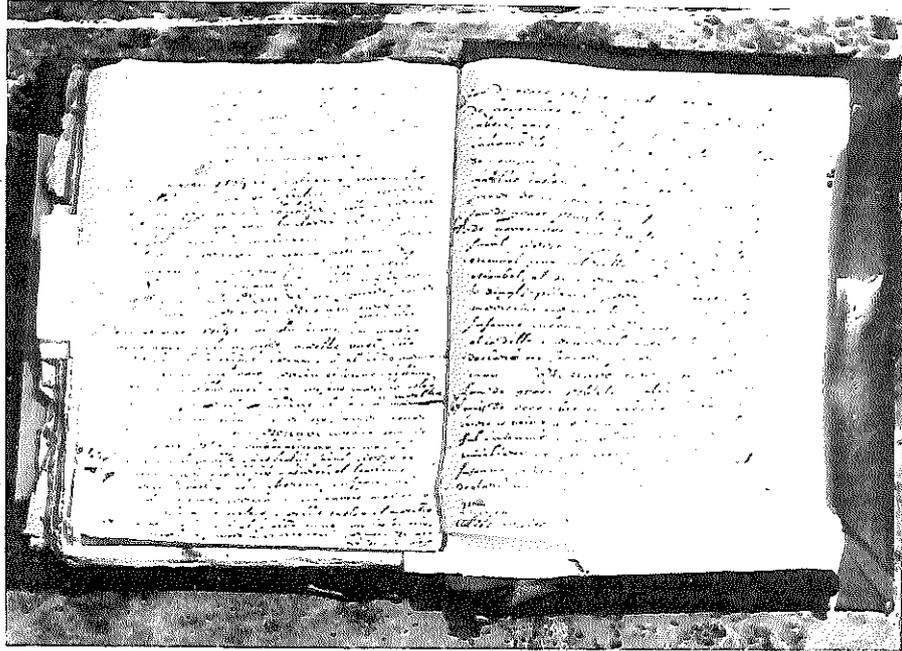
Peut-être s'agit-il, notamment, de la famille de ce Pierre de Pompiey, chevalier, dont nous parle une bulle de 1257 et dont le fils Odon, dit damoiseau de Sancta Eulalia (Xaintrailles) dut renoncer à toutes les dîmes qu'il détenait dans le diocèse et spécialement à celle de Notre-Dame de Pompiey. Sic transit gloria mundi !

Les tombes de ce genre ne sont pas fréquentes. Le Chanoine Marboutin en signale une dans le voisinage du prieuré de Lagrange de Durance et quelques autres à la façade de l'église de Fleurance, dans le Gers.

L'histoire de Pompiey jusqu'à la fin du XVIII^e siècle n'est marquée par aucun fait saillant.



Le Tombeau.



Un vieux registre paroissial.

Avec Boussès et Tillet elle fit d'abord partie du bailliage de Durance rattaché jusqu'au XIV^e siècle à la sénéchaussée d'Agenais. Puis elle tombera dans la mouvance des Albret et sera l'une des quatre paroisses de la baronnie de Durance qui figure dans les lettres d'érection du Duché d'Albret de 1556.

Du XVI^e siècle à la Révolution elle sera successivement entre les mains du sieur de Frontenac, écuyer d'Henri IV, du sire de Montcassin Raymond de Lupiac, capitaine général des chasses, du Prince de Condé, des Ducs de Bouillon enfin. **Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne, duc de Bouillon, frère du grand Turenne**, avait obtenu de Louis XIV en échange des principautés de Sedan et de Raucourt, le Duché d'Albret et autres seigneuries par contrat du 20 mars 1651.

En ce qui concerne la baronnie de Durance, il est dit, dans cet acte d'échange que ce fief, rétrocedé antérieurement à l'Etat, « appartenait à mon dit seigneur et prince, tant à titre d'engagement, qu'en propriété, par eschange et acquisition par lui faite du sieur de Montcassin, par contrat du dernier de juin 1645 ».

Frédéric Maurice de la Tour d'Auvergne n'eut pas le temps de prendre possession de son duché, car il fut emporté par un transport au cerveau, le 9 août 1652, à Pontoise. Les Ducs de Bouillon garderont cependant ce Duché et cette baronnie jusqu'à la Révolution.

GEORGE SAND A GUILLERY

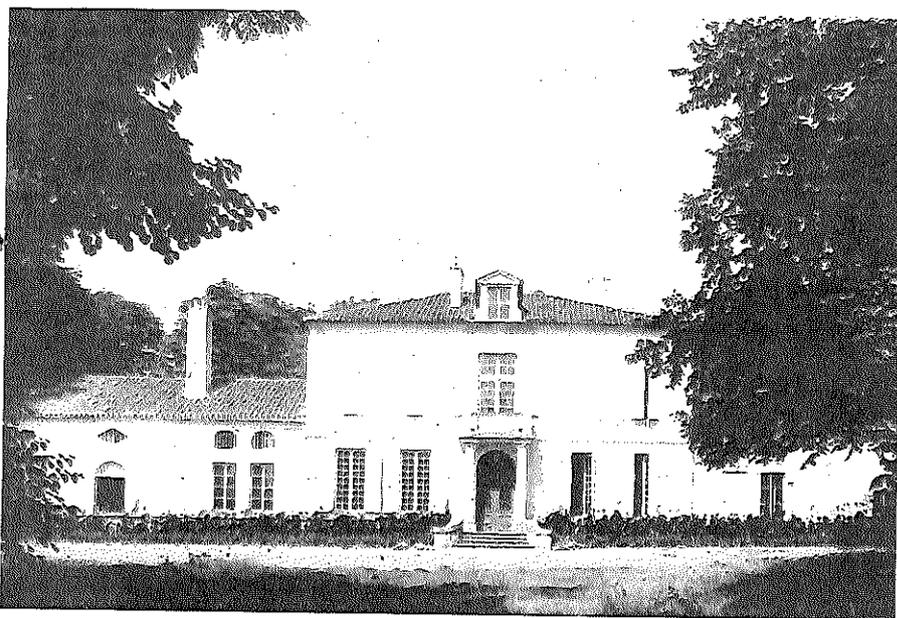
Et voici qu'en cette première moitié du XIX^e siècle, Pompiey va accueillir un hôte particulièrement célèbre, en ce manoir de Guillery, où vivront à jamais, comme l'a dit avec tant de délicatesse notre regretté confrère Charles Pujos, les vingt ans de George Sand. Séjour éphémère, sans doute, mais qui ajoute à la renommée de cette humble commune de la lande gasconne déjà illustrée par le tombeau de Saint-Vincent.

Aurore Dupin avait épousé à Paris, le 10 septembre 1822, le baron Casimir Dudevant, fils d'un ancien soldat des armées de la Révolution qui possédait de vastes forêts de pins et de chênes-lièges à Pompiey où il avait construit sur l'emplacement d'un vieux château, une modeste mais agréable demeure : Guillery, comme le lieu dit au nom si poétique et dont le toponyme évoque, peut-être, les grandes forêts voisines.

Aurore séjourna dans cette maison, à peine huit mois, du mois de sep-



*George Sand et son mari en Agenais.
d'après N. Fechner.*



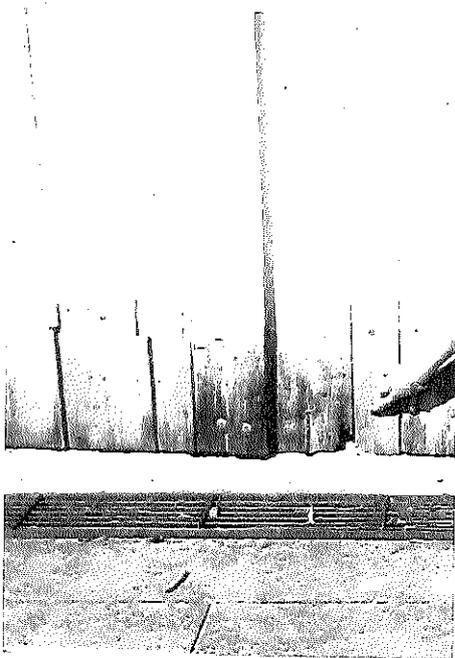
*Le château
de
GUILLERY.*

tembre 1825 au mois d'avril 1826. Elle y revint en 1837 pour ramener sa fille, Solange, que Casimir avait enlevée après leur divorce. Notre confrère de la Société Académique, Monsieur l'Abbé Bilhère, a raconté, avec beaucoup d'esprit et d'humour, l'intervention d'Hausmann, alors jeune sous-préfet de Nérac, qui prêta main forte pour que force restât à la loi.

Selon Jules Andrieu, George Sand devait revenir à Guillery, une dernière fois en 1865, dans des circonstances particulièrement cruelles, à l'occasion de la mort du jeune enfant de son fils Maurice.

Nous avons vu, au début de cet article, que le premier contact avec notre région gasconne avait profondément déçu la jeune épouse de Casimir.

Le souvenir des beaux paysages pyrénéens qui avaient enchanté Aurore, le souvenir aussi du bel Aurélien de Sèze, n'étaient sans doute pas étrangers à cette déception. Quoi qu'il en soit, celle-ci ne dura pas et, dans ses lettres comme plus tard dans ses Mémoires, George Sand parle complaisamment de son séjour en Gascogne. Elle évoque ses parties de chasse où elle savait se montrer cavalière infatigable dans ses longues chevauchées pour une joyeuse chasse à courre, se mêlant à ses invités aristocrates et à ses paysans. Elle évoque aussi ses longues promenades dans la vaste forêt voisine, les loups qui, une nuit, l'escortèrent menaçants de Casteljaloux à Guillery et qui rôdaient souvent autour du manoir, égorgeant les jeunes chiens et hurlant lugubrement sous les fenêtres.



Elle évoque encore les visites qu'elle faisait aux familles bien nées de la région. Sa jument Colette — une amie plus qu'un animal a dit Charles Pujos — la conduisait allègrement vers les manoirs du voisinage, chez la vieille marquise de Lusignan à Xaintraillès, dans ce « vieux et triste château, peuplé de souvenirs tragiques et effrayants », chez le Comte de Beaumont, dans son nid d'aigle de Buzet, chez le baron Charles de Trenquelléon dans son nid de verdure au bord de la Baïse...

*La porte
rongée
par les loups.*

On se réunissait aussi très souvent à Guillery en joyeuse compagnie. Le vieux curé de Pompiey, l'abbé Pierre Candelot (Candelotte pour Aurore) y venait aussi, plein d'admiration pour la jeune femme. George Sand eut le mauvais goût de s'en moquer et de le tourner en ridicule. Un jour elle récita des vers composés pour elle par ce pauvre prêtre, et cela à la grande joie de l'assistance...

Voici, d'ailleurs, comment elle raconte la chose à Aurélien de Sèze, dans l'une de ses lettres, dont le Chanoine Durengues a conservé la copie.

Aurore Dudevant à Aurélien de Sèze

Guillery, 10 novembre 1825,

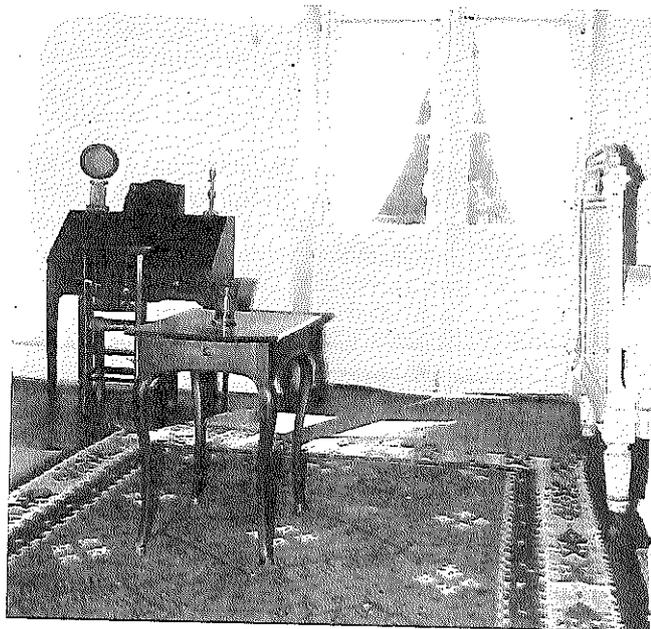
« ...J'ai éprouvé, ce soir, un mouvement bien douloureux. J'ai ri. J'ai bien pu rire. Imaginez-vous que Candelotte, notre curé, eut la sottise de m'en conter et de venir me chanter des vers qu'il a faits pour moi, en me recommandant de ne le dire à personne, et voulant me faire donner ma parole d'honneur que si j'étais assez cruelle pour le railler en particulier, je ne le tournerais pas en ridicule devant les autres.



George SAND.



L'escalier du château.



La chambre des DUDEVANT.

La première chose que j'ai faite a été de réciter ses vers à tous ceux qui sont entrés et de nommer l'objet et l'auteur. Les rires, inextinguibles, que cette aventure a excités m'ont entraînée à m'y livrer aussi. Mes yeux se sont remplis de larmes et je me suis retirée dans ma chambre pour pleurer. J'ai reparu pour le dîner. J'étais si en colère contre le curé qui m'avait causé une impression si pénible que j'ai été impitoyable avec lui. Je ne lui ai pas passé une bêtise. Me concevez-vous ? J'ai fait rire tout le monde, et moi, j'étais navrée. Et je déconcertais le pauvre curé de sang-froid, de propos délibéré. Ah ! comme je suis changée ! je ne me connais plus. Je crois que je deviens folle... »

Les années ont passé et Guillery n'a guère changé.

On sait comment dans ses « Mémoires » George Sand présente d'une manière ironique, l'immeuble du baron Dudevant : « Guillery, le **château** de mon père (le mot château est en gras, par dérision) était une maisonnette de cinq croisées de front, ressemblant assez à une guinguette des environs de Paris, et meublée comme toutes les bastides méridionales, c'est-à-dire très modestement. Néanmoins, l'habitation en était agréable et très commode. »

Une maisonnette, une guinguette, la description, décidément, ne pèche pas par excès de bienveillance et ne laisse pas d'être infidèle, à travers sans doute, le miroir brisé de ses premiers souvenirs déçus.

Et, cependant, c'est toujours la même vaste maison rectangulaire dotée d'un beau perron flanqué de deux colonnes soutenant un balcon avec, de chaque côté, deux ailes plus basses. On peut y voir encore la chambre des Dudevant, celle des enfants, le petit lit où couchait Maurice, l'ancienne salle de billard

devenue bibliothèque, l'ancien chenil pour la chasse à courre. Les grands ormeaux séculaires et gigantesques qui enchantèrent Marcel Prévost sont toujours là aussi, fidèles témoins de cette noble et vieille demeure, pleine encore du souvenir de « la bonne dame de Nohant » qui fut aussi, à l'heure du romantisme naissant, la châtelaine de Guillery...

A Buzet en ce jour de la Toussaint 1969.

M. Luvemp

Agrégé de l'Université,
Secrétaire Perpétuel de l'Académie d'Agen.

Le lit de Maurice.

